

Dimanche 3 mai 2015 – 10 h 54 [GMT + 2]

## NUMERO 506

*Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde*— PHILIPPE SOLLERS  
*Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix* — AGNÈS AFLALO

[www.lacanquotidien.fr](http://www.lacanquotidien.fr)

# Lacan Quotidien



## La crise à Genève !

par François Ansermet

*Le 13<sup>ème</sup> Congrès de la New Lacanian School (NLS), « Moments de crise », se tiendra à Genève les 9 et 10 mai prochains\*.*

Le titre du Congrès conjugue la crise et le temps. La crise implique en effet une rupture temporelle. Un réel fait irruption dans l'instant. Impossible de savoir ce qui va en résulter. Ce qui était n'est plus ; ce qui sera n'est pas encore. Que va-t-il surgir de cette tension ? Quelle certitude anticipée peut mener vers un au-delà de la crise, vers un moment de conclure le moment de crise ? C'est ce que nous allons explorer à partir du style même de la crise qui été choisi pour le déroulement du Congrès de Genève, le style de l'entaille – comme celles de Lucio Fontana sur l'affiche –, c'est-à-dire une série de coupures qui ouvrent sur une dimension nouvelle. Parce que la crise, c'est aussi un moment décisif, le moment d'un choix, une voie ouverte vers une issue.



### *La crise dans tous ses états*

Ce moment décisif sera décliné à partir de la crise saisie dans tous ses états. La crise financière aux surgissements multiples, vue depuis ses effets subjectifs. La crise du côté du passage à l'acte, qui est aussi le passage de la crise à l'acte, parfois criminel. La crise et le traumatisme, considérés à partir des événements terroristes récents, forme de plus en plus répandue du malaise dans la civilisation. La crise dans la science, lue à partir des grands enjeux contemporains, où se réalisent des ruptures que plus personne ne semble pouvoir interpréter. La crise comme jouissance, selon le style spécifique d'une époque qu'on pourrait aussi voir comme addictive à la crise. Des enseignements de la crise à partir de Jean-Jacques Rousseau, puisque Genève est sa ville d'origine, celle qui coûta la vie à sa mère, lors d'une naissance qui fut « le premier de ses malheurs », comme il l'écrit dans ses *Confessions*. Pour aller vers la crise d'adolescence, la crise suicidaire... et les solutions institutionnelles pour les accueillir. Jusqu'à la crise dans la cure. Celle qui se joue du symptôme et du transfert. Et celle que peut nous enseigner la passe, avec les témoignages d'Analystes de l'École sur la fin d'analyse interrogée comme un moment de crise, mettant en jeu un acte, qui passe par un certain saut dans le vide.

### *La crise surprise*

Quel que soit le champ où elle survient, la crise permet l'invention. Elle oblige à aller vers ce qu'on ne sait pas encore. Elle comporte en elle-même sa solution. Les choses trouvent aussi leur sens quand elles changent : encore s'agit-il de soutenir ce pari.

On verra les surprises que nous réserve l'épreuve du moment présent, lorsque nous nous retrouverons ensemble dans quelques jours à Genève. Nous sommes tous curieux de prendre la mesure de ce moment de crise !

\* Retrouvez les Entailles et les vidéos sur [www.nlscongress.org](http://www.nlscongress.org)

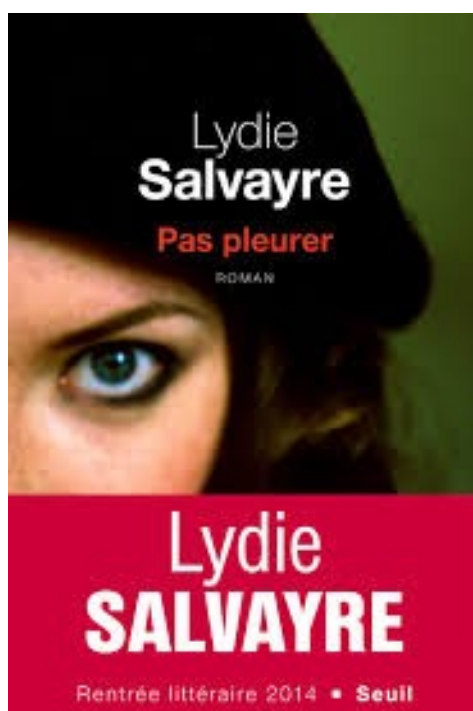
- 9 & 10 mai 2015 : Congrès entièrement en séance plénière, avec la participation des présidents des Écoles de l'Euro-Fédération de Psychanalyse, de Miquel Bassols, président de l'Association Mondiale de Psychanalyse, ainsi que celle d'Éric Laurent et de Jacques-Alain Miller.

- 8 mai : Conversation clinique avec J.-A. Miller (réservé aux membres NLS & AMP)



## Lydie Salvayre, rencontre avec un écrivain\*

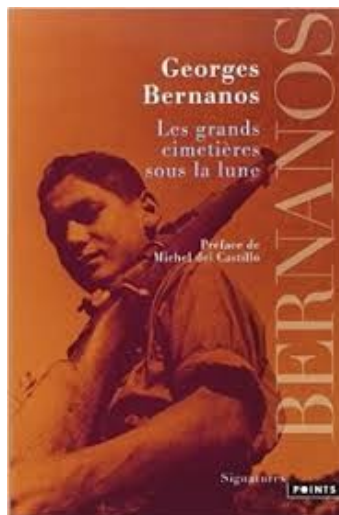
par Emmanuelle Borgnis-Desbordes



Lydie Salvayre est née d'un couple de républicains espagnols exilés dans le sud de la France depuis la fin de la guerre civile espagnole. Son père est andalou, sa mère catalane. Elle passe son enfance à Auterive, près de Toulouse, dans le milieu modeste d'une colonie de réfugiés espagnols. Le français n'est pas sa langue maternelle, langue qu'elle découvre et avec laquelle elle se familiarise par la littérature. De ce brassage des cultures, des langues et des mots, Lydie Salvayre écrit son rapport à l'existence et au désir. Si pour certains sujets l'œuvre littéraire offre un « supplément d'existence », pour d'autres « l'œuvre est l'existence » et ils se jettent à corps perdu dans leur passion sans attendre.

Nous avons découvert en 2013 son ouvrage *Sept Femmes* qui avait retenu toute notre attention dans la manière dont elle interrogeait le rapport de ces « sept folles », de ces « sept allumées » à la féminité, à la maternité et la manière dont l'écriture mêlait pour elles l'acte subjectif à l'acte politique. Dans *Sept femmes*, Lydie Salvayre nous montrait comment ces femmes anglaises et américaines (Virginia Woolf, Djuna Barnes, Sylvia Plath, Colette, Marina Tsvetaeva, Ingeborg Bachmann, Emilie Brontë) avaient pris la voie de l'écriture, sous la forme de romans, poèmes ou critiques, pour dénoncer toutes les formes de soumission et d'assujettissement propre à leur époque et dire leur désir de vivre ; absolument, excessivement, dangereusement. « Il fallut sans doute qu'elles fussent un peu « folles » – ces quelques unes – pour s'écarter ainsi résolument, dans leurs romans ou leurs poèmes, de la voie commune et creuser d'aussi dangereuses corniches, pour impatienter leur temps ou le devancer comme elles le firent, ou encore, endurer les blâmes, les réprobations, les ex-communications ; pire l'ignorance d'une société que, sans le vouloir ou en le voulant, elles dérangent » (Lydie Salvayre, *Sept femmes*)

Dans *Pas pleurer* (prix Goncourt 2014), l'insoumission reste le maître mot. Durant l'été 1936, quand éclate la guerre civile espagnole, alors qu'il est à Majorque, l'écrivain Georges Bernanos, catholique, monarchiste, compagnon de Maurras, est révolté par les atrocités de la nuit franquiste, qui lui inspireront *Les Grands Cimetières sous la lune* (1938).



Pendant ce même été, Montse, la mère de la Lydie, a 15 ans et vit à Barcelone l'émerveillement d'une révolution libertaire, elle, la « mauvaise pauvre », naguère montrée du doigt par les notables de son village catalan. Soixante-quinze ans plus tard, Montse raconte cette époque à sa fille, la narratrice, autour d'une anisette. Lydie Salvayre passe de l'un à l'autre, fait le lien. D'un même mouvement, elle se laisse ventriloquer par la prose envoûtante de Bernanos, dont les admirateurs reconnaîtront ici plus que les accents, et s'abandonne aussi à la langue de sa propre mère, mélange si singulier de français et d'espagnol. Entre ces deux paroles d'exilés qu'à l'origine tout semble opposer, le sexe, la classe, les idées, Lydie Salvayre crée une solidarité vitale. Pour cela, elle s'en remet à cet esprit d'insoumission que Bernanos nommait l'« esprit d'enfance ». Avec sensibilité et insolence, elle proclame magnifiquement sa fidélité au langage de la jeunesse. Et démontre que cette langue, qui n'a rien à voir avec l'âge, relève d'abord de l'obstination, de l'héroïsme et de la grâce.

\* Invitation à une rencontre-débat **le jeudi 21 mai 2015** de 17h à 19h, à l'Université Rennes 2, dans l'amphi Descartes, suivie d'un moment de dédicaces en partenariat avec la librairie Le Failler et d'un apéritif sur l'herbe à deux pas. Le groupe de recherche « Position féminine et clinique contemporaine » du Laboratoire 4050, Recherches en psychopathologie, nouveau symptôme et lien social, a l'honneur de recevoir l'écrivain Lydie Salvayre, lauréate du dernier Goncourt, *Pas pleurer* (Seuil, 2014), auteur aussi de *Sept femmes* (Perrin, 2013) et de nombreux romans parmi lesquels *La Déclaration* (Julliard, 1990, prix Hermès), *La Compagnie des spectres* (Seuil, 1997, prix Novembre) et *BW* (Seuil, 2009, prix François-Billetedoux). Ses livres sont remarqués au-delà des frontières et parfois adaptés au théâtre.

\*\*\*\*

# **La mort de Shula, premier court métrage d'Asaf Korman**

**par Thibaut Vermot-Gaud**



Asaf Korman, dont le premier long métrage *Chelli (At li layla)* est actuellement en salles, s'est fait connaître par *La mort de Shula (Mota shel Shula)*. Son premier court métrage salué par la critique internationale est son projet de fin d'études à l'école d'Art Minshar de Tel-Aviv. Le thème a de quoi surprendre : la mort du chien de famille, Shula.

Père, mère, frère et sœur d'Asaf Korman y jouent leur propre rôle. Ce film pose la question : qu'est-ce que pleure Yossef, le père d'Asaf, quand il pleure la mort de son chien ?

La plupart des protagonistes du film se soucient de la mort du chien comme d'une guigne, sauf Yossef qui veut l'enterrer en famille. Tout le monde se désiste, jusqu'à sa femme qui ne veut pas quitter le jeu télévisé devant lequel elle est rivée. Yossef l'enterre donc seul dans les dunes, et s'endort à côté du trou où il vient d'enfouir son chien.

Le film se termine sur Yossef, inarrêtable dans ses pleurs, tandis que la voix d'Asaf dit « coupez » et « c'est bon, papa, tu peux t'arrêter », mais son père ne s'arrête pas. Sur quoi pleure cet homme à qui personne ne semble s'intéresser ? Il pleure son désir mort.

Asaf Korman met admirablement cela en tension par une image centrale du film. Après que le chien a été piqué, Yossef le met dans un carton de télévision qu'il fixe sur le toit de la voiture. Et cette voiture est bringuebalée d'un endroit à l'autre, au gré des « papa, tu peux venir nous aider à emmener quelques cartons » de son fils, du « papa, vient m'apporter le double des clés de chez moi, je suis dehors » de sa fille... Toujours cette même image : la voiture et, sur son toit, ce carton de télévision fixé qui sillonnent les rues de Tel-Aviv au gré des coups de fils de chacun. La promptitude de Yossef à répondre à ces demandes s'accompagne d'une extinction manifeste de sa voix et de son désir.

Yossef Korman y fait figure de père éteint. C'est un homme incapable de décider : lorsque le vétérinaire lui demande s'il doit opérer ou piquer le chien, Yossef s'en remet à lui. Le vétérinaire ne s'y prête pas volontiers et conclut : « c'est à vous de décider ». Alors Yossef s'en remet à sa femme, à sa fille, etc.

Le film s'ouvre sur le père et la mère d'Asaf, couple de retraités assis ensemble, ne partageant pas un après-midi qui paraît interminable : lui, torse nu, comme absent, buvant lentement son café tandis qu'elle (Tami Eshel Korman) fait des mots croisés. Tami reproche à Yossef de s'être oublié... Lui : « Mais non, ce n'est pas moi, c'est Shula ! ». Cela donne assez la tonalité des relations.

Faire ce film, réaliser *La mort de Shula*, a-t-il eu pour Asaf fonction d'interprétation ? Mettre en exergue le désir mort de son père a-t-il été pour Asaf l'occasion de se détacher d'une identification ? Seul Asaf pourrait le dire. On ne peut pourtant que faire ce constat : au moment où Asaf met en exergue le désir mort de son père, il surgit sur la scène internationale.

À suivre dans *Lacan Quotidien*, à propos de *At li layla* : « « Un film féminin » d'Asaf Korman ».

# « Le mal de la jeunesse »

par Nathalie Seban

Lors de sa « Conférence à l'université de Milan, le 12 mars 1972 », Jacques Lacan a énoncé ceci : « peut-être un jour il y aura un discours appelé, comme ça : “le mal de la jeunesse“. Mais il y a quelque chose qui crie... et une nouvelle fonction qui ne manquera pas de surgir, [...] un re-départ dans l’instauration de ce qui est... de ce que j’appelle discours » (1).



Il y a des années que notre champ rend opérationnels des concepts tels que « la montée au zénith de l'objet *a* » ou « le déclin du père ». Or, nous sommes parvenus, semble-t-il, au point d'un retour du père, si ce n'est d'entre les morts...", du moins d'entre les subclaquants.

La génération du déclin du père, c'est la mienne. De ceux nés en 68. *Ni Dieu, ni Maîtres*. Pas d'idéal hormis : Moi. Moi et mes objets. « Tout n'est que discours »; « rien ne vaut »; « *No futur* »... Nous pouvons constater, après coup, que la bête fut lente à mourir et que quelque chose de l'ancien monde était encore transmis par la famille, les institutions, la démocratie.

Le mal de ma jeunesse tenait en ceci : *croire en rien*. Or, si *rien* est un objet, « croire en rien » était encore croire en quelque chose. Ce qui en avait pris un coup, c'est la « négation » et le « jugement d'existence » : « Rien (n')existe ». Cependant, restait encore ce qui de l'inconscient fait ex-sistence, un support, un soutien au symptôme.

Si ma génération, contrairement à la précédente, n'a jamais cru en un monde meilleur, elle a néanmoins vécu, tel un navire sur son erre : propulsée par le mouvement que celle d'avant avait insufflé et dans l'attente que la suivante soit plus créatrice, plus désirante – en d'autres termes, qu'elle s'en débrouille.

Force est de constater qu'aucune pensée grandiose n'a émergé de cette posture !

Nous qui avons tété l'ironie télévisuelle, qui avons été bercés au son aigre de litanies cyniques, de débats contradictoires, nous avons bricolé, chacun avec son « intime conviction ». Puis nous avons pesté contre ce « *on* » désincarné que nous avons pourtant laissé s'ériger en maître ; nous nous sommes gaussés des rumeurs avec un franc côté : « On se fout de tout ».

Aujourd'hui, on ne s'en fout plus du tout. Aujourd'hui, c'est du sérieux. Le sérieux nous rappelle à l'ordre. À quel Ordre ?

Aujourd'hui, le « mal de la jeunesse » nous rappelle cruellement le vide dans lequel nous avons laissé une partie de la génération qui nous succède. Ce n'est pas le trou, celui du langage qui perce le réel ; c'est le vide.

Plus de discours qui fasse lien social ; plus de discours du tout : il n'y a plus à se dire.

Pourtant ça parle, ça parle partout sur les réseaux sociaux, mais plus personne pour incarner auprès de nombre d'adolescents une parole vivante. Ce qui triomphe surtout, c'est le « jugement d'attribution » : *j'aime / j'aime pas*, binaire propre à l'évaluation et aux sondages.



Quelques-uns parviennent à se plaindre de ce vide. Mais, pour la majorité de ceux que je reçois (2), il se dessine en creux, en gouffre, dans leur mutisme, leur « j'sais pas », dans leurs paupières baissées ou dans l'effarement de leurs yeux écarquillés face à cet autre qui leur veut quelque chose.

Là, plus question de se taire. Plus question de faire ramper son désir sous un « rien ne vaut ». C'est une sacrée claque que l'on reçoit en les entendant, les uns après les autres, relater leur quotidien face à des parents « fatigués » qui dorment tout le week-end ou jouent sur leurs machines « pour se détendre ». Des parents seuls, inquiets, qui interdisent toute sortie « parce que c'est dangereux » ; des enfants seuls, inquiets, qui se soumettent à cette assignation à résidence destinée à mieux les surveiller, les épier. Solitude contre solitude.

Ma clinique est celle d'adolescents qui sont laissés seuls, sans vie familiale, sans repas pris ensemble, sans parole, sans but, sans désir.

Les adultes qui ne les entourent plus mais les enserrent, transmettent *rien*. Rien même du souci des rythmes biologiques : manger, dormir. Ils ne s'adressent à eux que pour leur rappeler une ritournelle aussi impérative que vide de sens : « Tu dois réussir à l'école pour avoir un bon métier ». Pour en faire quoi ?

Sujets sans cause qui ne causent plus, les grandes personnes ne répondent à rien, ne savent rien, n'ont que des exigences. Des exigences décharnées, désemparées, désamourées. Quelques adolescents y répondent sous le joug d'un impératif sans limite – à faire pitié !

Combien d'autres se replient, se renient, s'excluent ? Aucun ne peut, ne sait nommer, distinguer, les affects qui l'assaillent.

Les déboussolés ce sont eux, nous, les adultes qui avons eu, puis perdu, la boussole. Ce qui crie aujourd'hui c'est l'ennui, le goût mortel de l'ennui et la honte d'être au monde sans désir pour se soutenir.

Si nous visons non plus l'hypermodernité – qui n'avait plus quatre, mais une pluralité de points cardinaux –, si nous visons l'actualité, la question est : qui, quoi, aujourd'hui, dit où est le nord ?

1 : Lacan J., « Discours à l'université de Milan le 12 mai 1972 », *Lacan in Italia/Lacan en Italie*, Milan, La Salamandra, 1978, p. 50-51.

2 : Dans une institution qui accueille des adolescents présentant des « troubles » : Troubles des conduites alimentaires, du comportement ; phobies scolaires.

---

# Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE 7 JOURS SUR 7 L'OPINION ÉCLAIRÉE

## ▪ comité de direction

directrice de la rédaction [catherine lazarus-matet](#) [clazarusm@wanadoo.fr](mailto:clazarusm@wanadoo.fr)

directrice de la publication [eve miller-rose](#) [eve.navarin@gmail.com](mailto:eve.navarin@gmail.com)

conseiller [jacques-alain miller](#)

## ▪ comité de lecture

[pierre-gilles gueguen](#), [catherine lazarus-matet](#), [jacques-alain miller](#), [eve miller-rose](#), [eric zuliani](#)

## ▪ équipe

édition [cécile favreau](#), [luc garcia](#)

diffusion [éric zuliani](#)

designers [viktor&william franchoizel](#) [vwfcbzl@gmail.com](mailto:vwfcbzl@gmail.com)

technique [mark franchoizel & olivier ripoll](#)

médiateur [patachón valdès](#) [patachon.valdes@gmail.com](mailto:patachon.valdes@gmail.com)

## ▪ suivre Lacan Quotidien :

▪ [ecf-messenger@yahoogroupes.fr](mailto:ecf-messenger@yahoogroupes.fr) ▫ liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf ▫ responsable : [éric zuliani](#)

▪ [pipolnews@europsychoanalysis.eu](mailto:pipolnews@europsychoanalysis.eu) ▫ liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse

▫ responsable : [gil caroz](#)

▪ [amp-uqbar@elistas.net](mailto:amp-uqbar@elistas.net) ▫ liste de diffusion de l'association mondiale de psychanalyse ▫ responsable : [oscar ventura](#)

▪ [secretary@amp-nls.org](mailto:secretary@amp-nls.org) ▫ liste de diffusion de la new lacanian school of psychoanalysis ▫ responsables : [Florencia Shanahan](#) et [Anne Béraud](#)

▪ [EBP-Veredas@yahoogrupos.com.br](mailto:EBP-Veredas@yahoogrupos.com.br) ▫ uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e promovida pela AMP em sintonia com a escola brasileira de psicanálise ▫ moderator : [patricia badari](#) ▫ traduction lacan quotidien au brésil : [maria do carmo dias batista](#)

---

POUR ACCEDER AU SITE [LACANQUOTIDIEN.FR](http://LACANQUOTIDIEN.FR) [CLIQUEZ ICI](#).

• *À l'attention des auteurs*



**Les propositions de textes pour une publication dans Lacan Quotidien** sont à adresser par mail (catherine lazarus-matet [clazarusm@wanadoo.fr](mailto:clazarusm@wanadoo.fr)) ou directement sur le site [lacanquotidien.fr](http://lacanquotidien.fr) en cliquant sur "proposez un article",  
Sous fichier Word ▫ Police : Calibri ▫ Taille des caractères : 12 ▫ Interligne : 1,15 ▫  
Paragraphe : Justifié ▫ Notes : à la fin du texte, police 10 •

• *À l'attention des auteurs & éditeurs*

**Pour la rubrique Critique de Livres**, veuillez adresser vos ouvrages, à NAVARIN  
ÉDITEUR, la Rédaction de Lacan Quotidien – 1 rue Huysmans 75006 Paris.